

Reflet **de** Société

Un regard différent sur notre société

Vol. 27 no 2 printemps 2019



Femmes



J'ai envie de toi...

TOUT LE TEMPS!

Le VIH
n'est pas une barrière
entre nous

jesuisseropo.org

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société.

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats.

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec.

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

625 av De La Salle, Montréal, Qc H1V 2J3 Tél: (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444
Sans frais: 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com www.refletdesociete.com



ISSN 1711-7860

Éditorial

Danielle dans la fosse aux lions



JEAN-MARC BEAUSOLEIL

Est-ce que vous avez eu peur? « Je n'ai jamais eu le temps de me poser la question. »

Danielle Simard est la conjointe de Raymond Viger. Depuis plus de 25 ans, ce *power couple* anime, soutient, réinvente, ressuscite le Café Graffiti, au cœur d'Hochelaga. Leur contribution à la qualité du tissu social est majeure et leur quotidien, en ce dernier quart de siècle, assez mouvementé.

Au cœur de l'action

« Il y avait quand même une grande tension », se souvient Danielle. « Ça jouait dur. Il y avait une chicane entre des jeunes. Quand je suis entrée dans le local, j'ai dit à Raymond, « il se prépare quelque chose. » Moi, j'ai senti ça. On s'est aperçu qu'il y avait des jeunes qui voulaient aller battre d'autres jeunes. Ce qui est arrivé, c'est qu'il y en a un qui s'était fait battre à coups de bâton. Les autres voulaient le venger. Là, on a désamorcé ça. »

Dans le brouhaha de l'affaire, la dame de cœur s'est retrouvée isolée avec un jeune qui brandissait un poignard. « Je lui ai demandé qu'il me le donne. » Et, le plus sérieusement du monde, cette femme mûre

un peu ronde aux beaux yeux gris-bleu hoche la tête : « Je suis bonne quand il y a des situations difficiles. » Ouf!

Une grande famille

Originaire de Jonquière, Danielle est la septième de huit enfants. Sa mère souffrant de problèmes de santé, elle a rapidement appris à se dévouer pour la communauté de ses frères et sœurs, entre autres en s'affairant à la cuisine : « On a pris des responsabilités de bonne heure. »

Cette enfance l'a prédisposée à une vocation pastorale : « Je participais au comité de la communion et de la petite communion. »

Abordant l'âge adulte, elle s'est spécialisée en comptabilité, travaillant pour des médecins et pour sa paroisse. Elle a fait du bénévolat avec des jeunes en difficulté dans son patelin et a aussi participé aux réunions de l'Association des femmes chrétiennes.

« Les femmes chrétiennes, ça a été quelque chose qui a été pour moi salutaire, qui m'a permis de commencer à pouvoir m'aimer et de sortir de mes bibittes. »

Montréal

Une amie commune lui a présenté Raymond : « On a été deux ans à se fréquenter à distance. Lui, il habitait à Montréal. Moi, au Saguenay.

« À un moment donné, on a pensé que lui pouvait déménager au Saguenay, mais le *timing* n'était pas bon. En fin de compte, c'est moi qui ai déménagé à Montréal. » À l'époque, elle avait environ 35 ans. « Un gardien de prison s'est fait

tirer sur le coin de la rue où j'habitais, pas longtemps après que je sois arrivée. Bienvenue à Montréal. » La sanglante guerre des motards, qui opposait les Hell's au Rock Machine, devait bientôt emporter Daniel Desrochers, 11 ans.

Dans un tel contexte, notre Danielle à nous a témérairement entrepris de suivre Raymond dans ses tournées de soirée, alors qu'il s'improvisait intervenant et tentait de venir en aide aux âmes perdues qui erraient sur le bitume : « Au départ, quand on a commencé, on se promenait dans les rues ensemble. Ses interventions et tout ça. Je l'ai suivi là-dedans. »

Elle se souvient de sa première intervention, une junkie : « Elle était toute seule au monde. Elle avait des problèmes. Elle était en manque. On est allés au CLSC pour lui trouver de l'aide. On est allés la rencontrer en prison aussi. Après ça, on l'a perdue de vue et elle est décédée. Elle était *maganée* pas mal de la vie. »

Les besoins des jeunes

Pourquoi le Café Graffiti? « Les jeunes m'ont demandé d'avoir un local. »

Les débuts ont été difficiles : « On avait une quinzaine de jeunes qui faisaient du graffiti. On leur proposait de le faire sur toile. Le local qu'on avait, on n'avait pas de chauffage... Tranquillement, les jeunes l'ont habité, s'en sont occupés. Il y a un jeune qui a reçu une décharge électrique en donnant un bec à sa blonde. Le bracelet lui en a fondu. Dans les toilettes. Le courant était encore tout dans les murs qui avaient été dénudés. »

« Ce qu'on a essayé de créer Raymond et moi , dans le fond, c'est une famille sociale. On était le père et la mère. Pour eux autres, on était comme une vraie famille, parce qu'ils nous testaient. Ils me disaient « ah, je suis allé voir Raymond et il m'a dit oui, que je pouvais faire ça ». On se l'est fait passer une fois. On avait beaucoup d'enfants. »

L'enseignement

Violence, homophobie, sexisme, pauvreté, abus, toxicomanie, Danielle a été confrontée à tout ce qu'un jargon bien pensant et aseptisé nomme des problématiques. Au début, les jeunes durs de 17 ou 18 ans n'acceptaient même pas qu'elle assiste à ce qu'ils nommaient leurs réunions dans un local qu'elle avait pourtant trouvé et mis à leur service. Petit à petit, elle a réussi à gagner leur confiance.

Danielle s'est retrouvée isolée avec un jeune qui brandissait un poignard.

« On avait quand même beaucoup de jeunes. On avait des groupes Jeunesse Canada et on avait parfois quatre groupes de dix jeunes chacun en même temps. Ça faisait quarante jeunes dans le local. »

Avec tout ça, on le devinera, elle n'a pas eu le temps d'avoir des enfants bien à elle, mais ces mêmes jeunes avaient la clé du local et son numéro de téléphone. Elle et Raymond se trouvaient sur appel vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme une vraie maman et un vrai papa.

Au cours des années, elle a multiplié les interventions qui prenaient la forme d'enseignement, expliquant entre autres aux jeunes comment utiliser des logiciels dont elle apprenait le fonctionnement par

elle-même. Elle s'est même mise à l'infographie, pour monter Reflet de Société, et a maîtrisé l'art de mettre en ligne et d'entretenir des pages internet : « J'ai une bonne capacité d'apprendre. »

Négociier avec les Hell's

Le Café Graffiti a été victime de vandalisme. Des malfrats ont voulu l'incendier à au moins deux reprises. À certaines occasions, la tension entre les jeunes, dont certains étaient associés à des groupes de motards organisés, atteignait un tel niveau que le Café devait fermer ses portes pour un temps de décompression.

Un jour, tout le matériel informatique, qui permet entre autres de produire la revue Reflet de Société, a été volé. Le lendemain, un enfant jouait avec des chandelles : un sinistre a rasé l'appartement de

qu'ils ont distribués gratuitement à des familles dans le parc.

Lui vient alors, sans même qu'elle ne sourcille, cette phrase incroyable : « Cette fois-là, Raymond a négocié avec les Hell's pour qu'ils ne vendent pas de drogue pendant notre activité. »

Toujours au boulot

Bref, une vie entièrement et complètement dévouée au service d'autrui. C'est quand même rare qu'on croise ce genre d'incongruité en 2019. Ce n'est pas sans faire impression.

Aujourd'hui, le Café accueille beaucoup de jeunes qui ont été condamnés à des peines de travaux communautaires : « On s'assoit avec eux. On leur parle. On les écoute. » Ainsi, les jeunes, attelés à des tâches qui s'arriment avec leurs intérêts, réussissent à remplir leurs engagements.

Évidemment, Danielle a joué son rôle dans la mise sur pied du Bistrot Ste-Cath et participe à son bon roulement. Tout comme Raymond, elle rêve de fonder des succursales en région, permettant ainsi aux artistes de toute la province de profiter d'un circuit de salles de spectacle financées selon le modèle de l'économie sociale. Ils pourraient alors aller à la rencontre d'un tout nouveau public.

Elle admet avoir un brin de nostalgie pour l'époque des *femmes chrétiennes* : « On a besoin de croire en quelque chose, peu importe c'est quoi. Il y a ces valeurs que l'Église a essayé de transmettre, pas toujours de la bonne manière. En abandonnant la religion et la foi, il y a des valeurs qui ne se sont pas transmises. »

Et puis, comme le journaliste n'a plus de questions, elle se dépêche de retourner travailler.

Service aux abonnés
Changement d'adresse
514-256-9000
info@refletdesociete.com



goo.gl/dE51DH

Directrice administrative

Danielle Simard
514-256-9000
journal@journaldelarue.ca
PUBLICITÉ ET COMMANDITE

Éditeur / Rédacteur en chef

Raymond Viger
514-256-9000
raymondviger@hotmail.com

Collaborateurs

Louise Gagné, Jean-Claude Leclerc, Nicole
Viau, Geneviève Doray, Aude Charrin,
Florence V. Savoie, Estelle Cazalais

Pupitre

Simon-Claude Gingras
Raymond Viger

Correction

Simon-Claude Gingras.

Journalistes

Jean-Marc Beausoleil, Delphine Caubet,
Mélina Soucy, Éléonore Genohac. Anne
Reitzer, Colin McGregor

Infographie et conception graphique

Danielle Simard

625 av De La Salle, Montréal, Qc H1V 2J3
Tél: 514-256-9000 • Fax: 514-256-9444 • Sans frais: 1-877-256-9009
info@refletdesociete.com • refletdesociete.com
ISSN : 1711-7860

Notre mission: Le Journal de la Rue est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans Reflet de Société sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le Journal de la Rue qui traite de multiples thématiques socioculturelles (violence, santé, environnement, prostitution...). Nous proposons des solutions et des ressources.

Le Journal de la Rue offre maintenant des obligations communautaires. Disponibles en multiples de 1 000\$, elles peuvent vous faire obtenir des rendements de 1% à 6,5% d'intérêts selon leur montant et leur durée. Façon concrète d'aider une noble cause : l'intervention auprès des jeunes marginalisés.

Membre:

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)
- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec

Ne me jette pas, passe-moi à un ami
8,95\$ l'unité.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Santé

Gonorrhée tenace

La gonorrhée, maladie transmissible sexuellement, devient de plus en plus difficile à traiter à cause de la résistance aux antibiotiques, a révélé au début de juillet 2017 l'Organisation mondiale de la Santé (OMS).

Cette instance de l'Organisation des Nations unies croit qu'il faut développer de nouveaux médicaments. Selon l'OMS, les antibiotiques deviennent trop rapidement désuets, car la bactérie évolue et finit par leur résister.

78 millions d'individus sont infectés par cette maladie chaque année. La baisse de l'utilisation des préservatifs, l'accroissement des voyages, les faibles taux de dépistage de l'infection ainsi que le traitement inadéquat de cette dernière seraient responsables de l'augmentation des cas de gonorrhée.

En ce moment, les laboratoires pharmaceutiques n'envisagent pas d'un très bon œil la conception de nouveaux médicaments, car les traitements pour soigner cette maladie sont de courte durée, donc peu rentables.

Source : Science Avenir

Technologie

Robots et autisme

Investir dans l'achat de robots dans les écoles québécoises augmenterait la performance scolaire des jeunes, selon Thierry Karsenti, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication.

Pour tester cette hypothèse, le chercheur a fait quelques expérimentations dans des milieux défavorisés avec Nao, un robot humanoïde de 58 cm.

54 élèves en adaptation scolaire de l'école secondaire Saint-Germain de la municipalité de Bellechasse ont donc pu s'initier à la programmation pendant 10 semaines afin de faire chanter et danser le petit robot.

Des enfants atteints d'un trouble du spectre de l'autisme de l'école Saint-Raphaël, qui suivaient le robot des yeux, se sont mis à apprendre des histoires qu'ils pouvaient ensuite raconter au robot. Nao a ainsi réussi à stimuler leur attention et à développer leurs compétences en français, en mathématiques et même en socialisation.

Source : Agence Science Presse

Adieu, batterie!

Des chercheurs de l'Université de Washington ont inventé un téléphone cellulaire qui n'a pas besoin de batterie pour fonctionner. Cela représente un grand pas écologique pour se débarrasser de déchets technologiques comme les chargeurs et les carcasses de téléphones décadés.

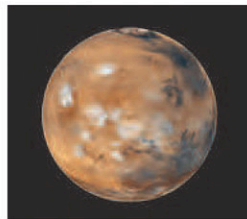
Les quelques microwatts dont a besoin ce téléphone pour fonctionner proviennent des signaux radio ambiants et de la lumière.

En utilisant la puissance récoltée à partir de la lumière ambiante avec une minuscule puce solaire – à peu près de la taille d'un grain de riz –, l'appareil a pu communiquer avec une station de base située à 15. 24 mètres.

Bien que le prototype reste encore à être amélioré en ce qui concerne ses performances, les chercheurs sont optimistes quant aux résultats futurs de leur nouvelle invention.

Source : Science Daily

Astronomie



Mars, inhabitable ?

Alors que les scientifiques rêvent d'envoyer des humains sur Mars, la découverte d'un sel, le perchlorate, pourrait compliquer les missions futures sur la planète rouge.

Exposé aux rayons ultra-violets (UV), ce sel devient un tueur de bactéries, révèle une étude publiée le 6 juillet 2017 par l'École de physique et d'astronomie de l'Université d'Édimbourg, en Écosse.

L'équipe de recherche a fait cette découverte en exposant à des rayons UV une bactérie dans un environnement contenant une quantité de perchlorate similaire à la surface martienne. Ce sel n'est cependant pas le seul ennemi des bactéries sur cette planète. Le peroxyde d'hydrogène et l'oxyde de fer augmentent également de façon significative la mortalité des bactéries.

Bien que la plus grande partie de la surface martienne soit létale pour les cellules, l'espoir de découvrir de la vie en dessous de celle-ci demeure.

Source : Science Avenir

S'il le faut

Il fait sombre, tu vois

Il fait tellement froid

Ma douleur bloque le soleil

La lumière n'arrive plus à moi

Maudite parmi les hommes

Morte parmi les vivants

Je lève la tête au ciel

Et je ne te vois pas...

Il n'y a plus rien à faire

Il n'y a plus rien à dire

Et je serre les poings devant

Ce qui reste de toi!!!

S'il le faut, j'insulterai Dieu,

S'il le faut, je vendrai mon âme

Mais reviens-moi

Mon enfant, mon amour

Je suis amputée de toi

Mon enfant, mon amour

J'espérais partir avant toi,

Mon enfant,
 je voudrais tellement
 rêver de toi.

Amina Khettam

Le nouveau visage de la violence conjugale

La violence mutuelle

Par Delphine Caubet

Mon idée de départ était d'écrire sur la violence conjugale. Je voulais comprendre ce qu'il se passait dans la tête de ces hommes qui maltraitent leur femme. Après plusieurs entretiens et beaucoup d'information colligée, je dois me rendre à deux évidences.

Premièrement, la violence conjugale ne ressemble pas au cliché de l'homme misogyne qui bat sa femme entre le plat et le dessert. Deuxièmement, la réalité a changé. Il existe désormais une nouvelle sorte de violence: la violence mutuelle.

« La clientèle a changé, en 2015 il y a moins de violence physique », explique Yves Nantel, coordonnateur au *Service d'aide aux conjoints* (organisme qui aide les hommes violents). La violence conjugale telle qu'on l'imagine est teintée de la réalité des années 80, où l'homme devait être "un vrai gars". »

En 2015, l'intervenant voit surtout des « ruptures bizarres dont on ne sait pas quoi faire »; parmi celles-ci, l'émergence d'une nouvelle forme de violence: la violence mutuelle.

Faut se parler

Ces couples dont la relation est empreinte de violence ont géné-

ralement des problèmes de communication combinés à d'autres facteurs qui peuvent les influencer. Notamment la culture, un historique de violence domestique dans leur enfance ou même des sources de stress extérieures (budget, perte d'emploi...).

Josée Desjardins, de *Donne-toi une chance*, un service d'aide aux hommes en difficulté aux prises avec des problèmes de violence ou de détresse psychologique, a suivi un couple dysfonctionnel. La jalousie de l'homme le rendait anxieux, ce qui amenait des épisodes de violence. Une situation qui outrait sa conjointe. Les épisodes de violences étaient cycliques, avec une intensité qui diminuait par moment. Sa femme voulait com-





muniquer, le ton montait en même temps qu'augmentait la violence verbale et psychologique.

À noter que dans ce type de circonstances, si le couple en vient à faire une plainte croisée, l'homme ira automatiquement en détention pour la nuit.

Ces épisodes de violence mutuelle sont dramatiques, mais un point est « rassurant » : la femme n'a plus peur de s'exprimer.

Clément Guèvremont, directeur d'*Option*, organisme qui aide les personnes violentes et leur conjoint, confirme que le système judiciaire est fait pour les cas extrêmes. Pour les récidivistes, il note qu'une perte (liberté, enfants...)

Il n'existe pas de portrait type de la violence conjugale. Ce phénomène touche toutes les classes sociales et les groupes sociaux, autant en ce qui a trait aux victimes qu'aux agresseurs. La violence conjugale comprend plusieurs formes, telles que la violence physique, psychologique et sexuelle.

Il s'agit d'un phénomène extrêmement complexe dont les facteurs sociaux tels que les inégalités entre les sexes et les rapports de domination sont insuffisants pour en comprendre l'ampleur. Certaines caractéristiques se retrouvent chez des hommes violents, telles que la détresse psychologique, des problèmes de gestion de la colère, des troubles de la personnalité, l'abus de drogues ou d'alcool ou encore des problèmes de communication. Bien que la complexité de ce problème soit reconnue, il doit néanmoins être traité de manière collective. L'un des mythes à déconstruire est qu'il s'agit de « chicanes » de couple privées.

Entre 2004 et 2009, 5,3% des Québécoises et des Québécois déclaraient avoir été agressés par un partenaire actuel ou ancien. Un taux inférieur à la moyenne nationale de 6,2% au Canada.

peut les amener à vouloir changer. Pour les non-récidivistes, le système ne serait pas adapté et pourrait même conduire l'homme au suicide.

Lors d'un signalement, les policiers font sortir automatiquement l'homme du domicile. Certains peuvent ressortir traumatisés d'un passage en cellule.

Certains, quoique ces événements ne soient pas répandus, peuvent être agressés sexuellement pendant la détention.

Judiciarisation

Les affaires sont aussi de plus en plus judiciarisées. « Mais le système n'est plus adapté à notre époque, explique le coordonnateur. C'est comme envoyer une bombe sur un village. Le système est devenu très lourd. Et il peut y avoir d'autres facteurs qui contribuent à la violence comme la drogue, l'emploi... et c'est long avant de passer devant le juge, jusqu'à 14 mois! Oui, il faut sortir du cercle de la violence, mais la violence est beaucoup plus compliquée aujourd'hui. Il y a les coups, le harcèlement et l'intention qui sont pris en compte... »

Après vérification, d'après Sécurité publique Québec, environ 55% des cas d'infractions commises en contexte de violence conjugale en 2012 étaient catalogués en voie de fait de niveau 1. Il s'agit d'une agression qui emploie la force sans le consentement de l'autre personne. La loi ne précise aucun degré particulier quant à la force en cause. Les menaces et le harcèlement représentent 26% des infractions commises.

Pouvoir et contrôle

Si cet article cherche à comprendre la violence conjugale, les premières personnes affectées ne doivent pas être ignorées pour autant. D'après Sylvie Langlais, directrice du *Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale*, il s'agit principalement d'une question de pouvoir et de contrôle. L'homme exige que la femme fasse ce qu'il veut, sans négociation. La violence conjugale équivaut à un régime de terreur.

Lorsque l'on interroge Mme Langlais sur la progression de la violence mutuelle dans les couples, elle reconnaît qu'il y a moins de violence physique de nos jours,

mais davantage de violence psychologique. Selon elle, il faut faire attention lorsque l'on parle de « violence » mutuelle. « Le terme est mal défini. » Pour l'homme, il s'agirait de contrôle et pour la femme, de défense. « Beaucoup de femmes que l'on voit disent qu'elles n'avaient pas le choix, explique la directrice du *Regroupement*. « Le conjoint ne voulait pas entendre raison, il fallait que cela s'arrête. »

Quant à la question de la judiciarisation, Mme Langlais reproche au système judiciaire de ne pas tenir compte de la violence psychologique, « avec la justice, c'est juste ce qui se voit », conclut-elle.

Qui dit vrai ?

« Pour certains, la violence est un choix, mais ce n'est pas vrai à 100% », ponctue Clément Guèvremont, d'*Option*. Cette question, au cœur du débat, est celle qui anime le plus les passions. Pour Yves Nantel, du *Service d'aide aux conjoints*, le problème de la cause de la violence relève bien souvent de l'idéologie. Certains parlent de patriarcat, d'autres de facteurs indirects,

Pour les non-récidivistes, le système ne serait pas adapté et pourrait même conduire l'homme au suicide.

sociaux... tous détenant une partie de la vérité. Lui, sur le terrain, observe toutefois des éléments de dépression.

Josée Desjardins, de *Donne-toi une chance*, a vu toutes sortes de cas de figure. Certains ont une vision patriarcale du couple, d'autres ont des problèmes de santé mentale. Mais la priorité reste la sécurité de la femme.

Ressources

S.O.S violence conjugale est une ligne d'écoute destinée autant aux victimes de violence conjugale qu'aux agresseurs, en relation hétérosexuelle ou homosexuelle. Leurs intervenants vous guideront vers des ressources près de chez vous pour obtenir davantage de soutien. 514 873-9010 1 800 363-9010 sosviolenceconjugale.ca

L'intervention de crise auprès
d'une personne suicidaire

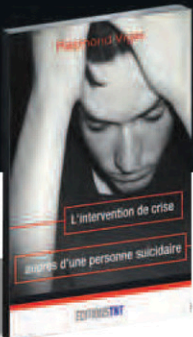
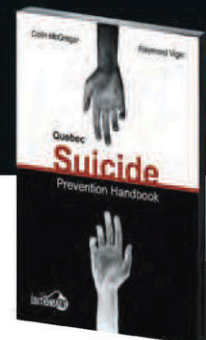


DISPONIBLE
EN ANGLAIS

Suicide

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche



4,95\$
+ 2.50\$ taxes
et transport



goo.gl/896cCe

7,95\$
+ 3.00\$ taxes
et transport

Éditions TNT 625 av De La Salle, Montréal (Qc) H1V 2J3
info@editionstnt.com 514-256-9000 editionstnt.com

www.refletdesociete.com

Apprendre à dire non

PAR MÉLINA SOUCY

Les enfants font généralement confiance à leur entourage immédiat, à leurs proches et à leurs amis. On les élève ainsi. On leur apprend à dire oui. J'ai été élevée ainsi. Et elle aussi.



« Aujourd'hui, j'ai 19 ans. Mon agression est survenue quand j'avais 16 ans. Il en avait 23. C'était mon ami.

« À l'époque, je n'employais pas le mot "agression". Ce qui était arrivé était de ma faute. C'est du moins ce que je croyais », m'a raconté une victime d'agression sexuelle dont je tairai le nom.

Je l'ai rencontrée, car je réalisais un reportage sur la disponibilité des ressources pour les victimes d'agressions sexuelles. Son témoignage a cependant ouvert d'autres pistes de réflexion, notamment sur le consentement.

« Est-ce qu'on apprend vraiment aux enfants à dire non? », m'a lancé Rachel Gagnon, directrice de l'Institut de recherche en études féministes (IREF). Pour cette experte, le consentement n'est pas une notion que l'on apprend bien aux enfants.

Certes, je me rappelle qu'à l'école primaire nous chantions « mon corps, c'est mon corps, ce n'est pas le tien ». Cette chanson expliquait certainement aux enfants qu'ils

étaient les seuls à pouvoir prendre des décisions concernant qui avait le droit de toucher à leur corps. Elle ne donnait cependant aucun sens au mot « consentement ».

Héritage culturel

« Lui et moi avions bu. Son amie est partie au milieu de la soirée. On était seuls. Il m'a fait des avances. Je lui ai dit non. Il a insisté. On s'est embrassés. J'ai refusé d'aller plus loin. Il a insisté. Il a continué. Je me suis laissé faire. Je me disais que c'était de ma faute, que j'avais dû lui faire de faux espoirs, que je n'aurais pas dû boire, que j'aurais dû refuser son invitation qui semblait amicale, que mon langage corporel l'avait incité à ne pas entendre mon refus », raconte la victime.

Cette situation ne devrait pas être ambiguë. La jeune fille ne devrait pas non plus se sentir coupable. « Les gens ne comprennent pas que le consentement, ça peut être retiré à tout moment », déplore la victime, qui réalise aujourd'hui qu'elle n'y était pour rien.

Et si nous apprenions aux enfants à dire non, finalement? Et si le vrai

problème résidait dans la non-compréhension du mot « non ». Au final, on enseigne aux enfants à exprimer leur opinion, mais le sens des mots et leur portée demeurent souvent abstraits pour eux.

L'homme qui a insisté, l'homme qui a continué, n'est-il pas cet enfant à qui on n'a pas appris le sens du mot « non »? N'est-il pas le résultat de l'enseignement patriarcal de la société?

« On a enseigné aux hommes que le corps d'une femme est un droit acquis, qu'ils n'ont pas à le gagner », s'insurge Rachel Gagnon.

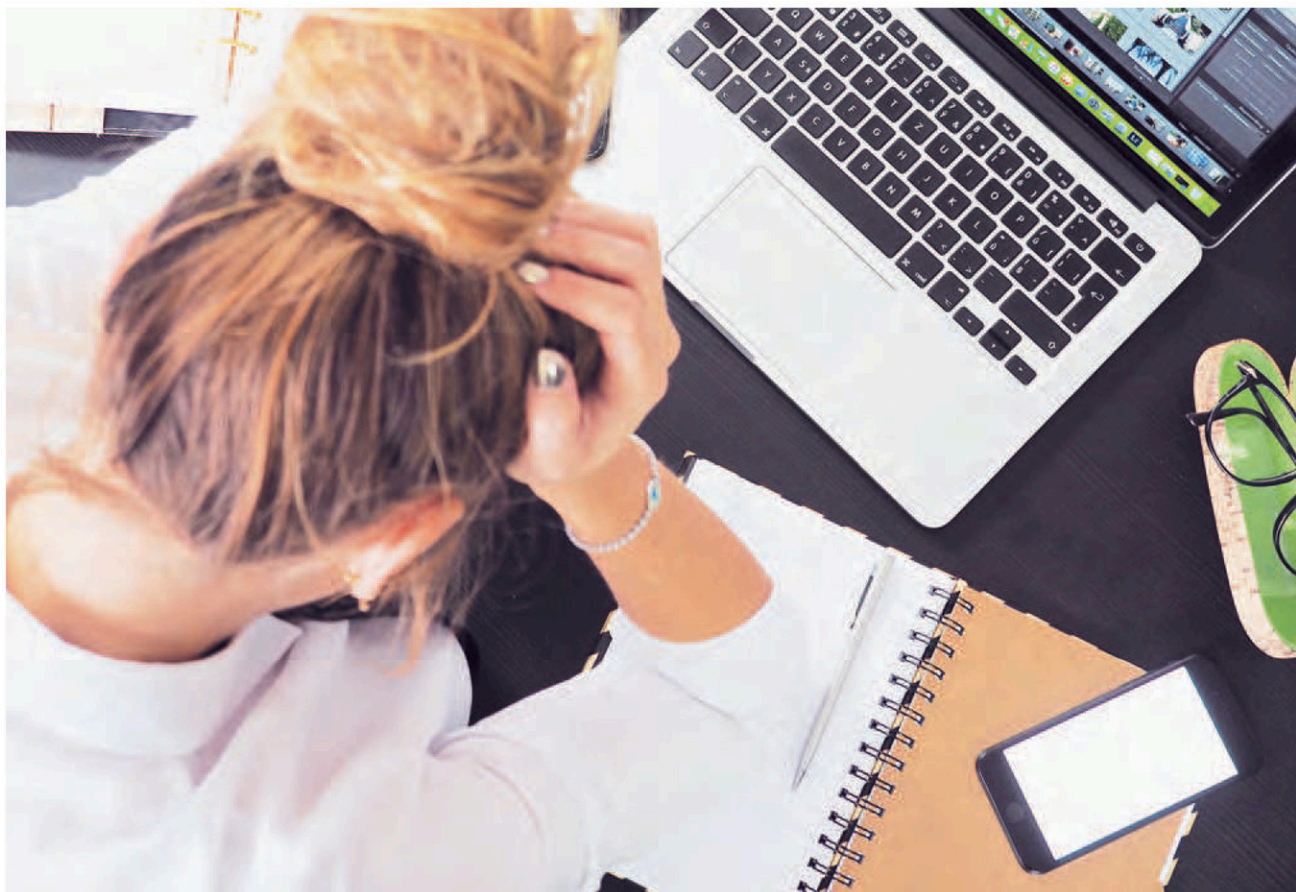
Cette façon de penser vient d'un héritage culturel lourd qui place les hommes au centre du système.

Si la question du consentement est complexe, tout ce qui s'y rattache, comme le viol, par exemple, l'est aussi. Avant 1984 encore, le viol n'était pas un crime contre la personne, mais bien contre les mœurs. Un agresseur violait la société et non pas la victime.

Ce n'est qu'à partir de cette année-là que la victime fut prise en compte dans l'équation.

Maman n'a plus de travail

GENEVIÈVE DORAY, *Naître et grandir*



Le Régime québécois d'assurance parentale du Québec est un programme extraordinaire qui permet aux parents de passer environ un an avec leur bébé avant de retourner travailler. Chaque année, près de 130 000 parents s'absentent ainsi du travail pendant quelques semaines ou plusieurs mois pour l'arrivée d'un enfant.

Le cas d'Élodie, une jeune femme dont le poste a été aboli pendant qu'elle était en congé parental, est éloquent. Au début, elle a cru qu'elle aurait au moins droit à l'assurance-emploi, mais elle a réalisé

à son grand dam que non. En effet, les prestations d'assurance-emploi sont basées sur les 52 dernières semaines travaillées. Or, comme elle était à la maison pour s'occuper de son nourrisson, la nouvelle maman

n'a pas suffisamment d'heures accumulées pour avoir droit au chômage.

Une façon de faire tout aussi absurde qu'injuste pour les nouveaux parents, mais qui n'a toujours pas été révisée. Cette situation est vécue autant par les parents du Québec recevant des prestations du Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) que par ceux des autres provinces recevant du « chômage » pour un congé de maternité ou un congé parental.

Plaintes à la hausse

Le cas de cette maman est loin d'être isolé, malheureusement. « Abolition de poste », « restructuration », « nouvelles tâches », etc., il n'est pas si rare que des femmes se retrouvent sans emploi pendant

leur grossesse ou après la naissance de bébé, et ce, même si la loi québécoise est claire. En 2016, la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité au travail a ainsi reçu 833 plaintes déposées à la suite d'une grossesse, d'un congé de maternité ou d'un congé parental. Le nombre de plaintes a même bondi de 41% en 10 ans, a constaté Radio-Canada. Et les chiffres sont sans doute bien en dessous de la réalité, car beaucoup de personnes, dont Élodie, ne portent pas plainte.

Perdre son emploi n'est jamais facile, mais quand ça arrive lorsqu'on vient de devenir père ou mère, ça se transforme en vrai cauchemar! À la suite d'un autre texte que j'avais écrit sur le sujet, plusieurs femmes m'avaient d'ailleurs contactée pour me raconter, souvent avec beaucoup d'émotion, la façon dont elles ou leur conjoint s'étaient retrouvés sans emploi pendant, juste avant, ou quelques semaines après leur congé parental.

« J'anticipe la même chose à mon travail. Ce ne serait pas la première fois que l'entreprise où je travaille

fait le coup à une maman de retour de congé de maternité. »

Mélissa

Imaginez le stress, pour une famille, de se retrouver sans revenu avec un jeune bébé sur les bras...

« Monoparentale avec deux enfants. Huit mois sans revenu... Aucune aide. J'ai même écrit au bureau du premier ministre. *Niet!* Tu as juste le droit de crever à petit feu. Ça va me prendre 3-4 ans, facile, pour m'en relever... »

Sophie

Pénaliser celles qui perdent leur emploi, ça crée des situations dramatiques qui peuvent plonger les parents dans une précarité financière injuste.

« Ça m'est arrivé aussi quand j'ai eu ma fille. Deux semaines avant de revenir travailler, j'ai su que j'étais mise à la porte parce que mon poste avait été aboli... Je n'ai pas eu droit au chômage et ça m'a pris trois mois avant de me trouver un emploi... J'ai fait faillite et perdu ma maison. »

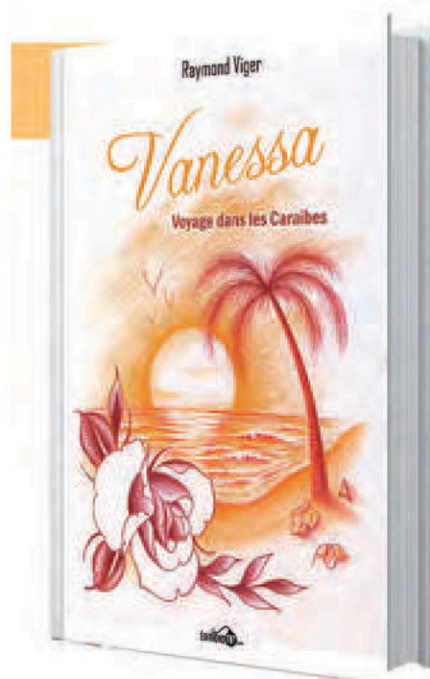
Sonia

Il serait pourtant si simple pour le gouvernement fédéral de réviser la loi afin de permettre aux nouveaux parents de remonter deux ans en arrière pour calculer le nombre d'heures travaillées (c'est du reste permis pour les personnes qui reçoivent des prestations de la CNESST et pour les personnes fraîchement sorties de prison).

Un recours juridique a d'ailleurs été entrepris par le Mouvement Action-Chômage de Montréal concernant l'inaccessibilité aux prestations de chômage à la suite d'une perte d'emploi durant le congé parental.

« Les règles encadrant le chômage sont mûres pour une révision! N'est-il pas incroyable qu'aujourd'hui, en 2019, il faille encore se battre pour un droit aussi élémentaire que celui d'avoir un emploi et une famille? »

Il y a là matière à réflexion pour ceux qui croient que, dans une société aussi progressiste que la nôtre, tout est acquis.



Vanessa

Roman humoristique et éducatif sur la sexualité
Amitié, amour, découverte de la sexualité,
homosexualité, agression...

Récit pour les adolescents en quête sexuelle, les
personnes vivant des difficultés avec leur sexualité,
les enseignants et parents voulant éduquer les
jeunes...

Ouvrage destiné aux 14 ans et +

Éditions TNT 625 av De La Salle, Montréal (Qc) H1V 2J3
info@editionstnt.com 514-256-9000 editionstnt.com

24,95\$
+3,50\$
taxes et
transport

Femme sans statut : une vie dans l'ombre

PAR MÉLINA SOUCY



Myriam (nom fictif) est arrivée au Québec il y a environ quatre ans. Elle quitte la Côte d'Ivoire, son pays d'origine, pour fuir le régime autoritaire instauré depuis des décennies. Myriam rêvait d'un endroit où elle pourrait s'épanouir et travailler dans son domaine en sécurité, un endroit comme le Canada. Deux ans après son arrivée, le rêve de Myriam commence à s'effriter lorsque sa demande d'asile est refusée.

« Ce jour-là, je suis devenue une femme sans statut, se rappelle Myriam. À partir de ce moment, j'ai mis mes rêves en attente. »

L'absence de statut limite les possibilités d'avenir pour l'Ivoirienne. Elle ne peut pas être propriétaire,

n'a pas accès à un permis de travail, ni aux soins de santé, ni à l'éducation. « En ce moment, je vis en colocation à Montréal et je travaille illégalement deux jours par semaine en entretien ménager, en dessous du salaire minimum, se déssole la jeune femme qui a effectué

des études en communication. J'ai à peine de quoi payer mon loyer et me nourrir. »

Se cacher pour vivre

En février 2017, le maire Denis Coderre avait annoncé que Montréal était une ville sanctuaire. Ce statut devait « assurer la protection et l'accessibilité aux services municipaux aux personnes sans statut légal vivant sur son territoire ».

La mairesse actuelle Valérie Plante, bien qu'elle souhaite maintenir pour ces personnes un accès aux services municipaux, parle plutôt maintenant de « ville responsable et engagée », puisqu'elle dit ne pas être en mesure de demander aux policiers d'ignorer une demande de renvoi qu'effectuerait Ottawa. Les villes au Canada n'ont pas le pouvoir de défier l'autorité fédérale, contrairement aux prérogatives dont elles jouissent aux É.U., par exemple.

Pendant les premiers temps où elle commençait officiellement sa vie d'immigrante illégale, Myriam ne voulait pas s'associer au *Collectif des femmes sans statut*. « Je croyais que ça augmenterait le risque de me faire renvoyer dans mon pays, explique-t-elle.

« Et c'est vrai qu'il y a de quoi se cacher. Je vis beaucoup d'anxiété.

« Une simple infraction comme traverser la rue sur une lumière rouge peut entraîner ma déportation puisque l'ASFC (Agence des services frontaliers du Canada, NDLR) et la police travaillent main dans la main. »

Lorsque sa demande d'asile n'a pas abouti, Myriam a décidé de rejoindre le *Collectif des femmes sans statut*. « Ça m'a finalement plu comme groupe, car on se soutient entre nous, ajoute-t-elle. En réunion, on discute et on rit. Quand on sort, c'est souvent pour poser des actions politiques, comme le rassemblement d'octobre 2017 où nous avons dénoncé l'inaction du maire de l'époque, Denis Coderre. »

La tribune des *femmes sans statut* demeure modeste, même si le message qu'elles ont à passer est urgent. « À toutes les femmes dans ma situation je veux dire que ça ne sert à rien de rester seules à la mai-

son, que c'est ensemble qu'on fait bouger les choses, soutient l'Ivoirienne. Et à Sophie Grégoire, représentante de toutes les Canadiennes, je dis : impliquez-vous mieux dans la cause des femmes sans statut; nous vous avons envoyé une lettre ouverte en 2015 à laquelle nous n'avons jamais eu de réponse. »

de la pauvreté en Côte d'Ivoire, surtout en milieu rural.

Le peu d'influence de la gent féminine se manifeste également par le faible taux de femmes dans le cabinet ministériel du pays. En 2017, il n'y avait que 6 femmes ministres sur 29 au sein de cette instance

« À toutes les femmes dans ma situation
je veux dire que ça ne sert à rien
de rester seules à la maison,
que c'est ensemble
qu'on fait bouger les choses.

L'Arabie Saoudite a donné le 25 octobre 2017 à Sofia, une intelligence artificielle humanoïde, un droit de citoyenneté, devenant ainsi le premier pays à accorder un tel statut à une machine. À qui reconnaît-on la plus grande humanité dans cette situation?

Condition des Ivoiriennes

Ce pays de l'Ouest africain a ratifié en 1995 la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes.

Pourtant, un rapport de la Banque mondiale de 2013 démontre que 75% des femmes vivent sous le seuil

politique. Comment faire entendre la voix des Ivoiriennes si elles ne représentent que 20% du cabinet? La Côte d'Ivoire était en guerre civile entre 2002 et 2007. Cette guerre a eu plusieurs impacts négatifs sur les droits de la personne. Les femmes et les enfants ont été particulièrement touchés, car ils composaient la majeure partie des réfugiés et des déplacés.

Les répercussions se font encore sentir aujourd'hui, car les femmes ont été mises de côté pour les négociations de paix et ont toujours un faible poids dans l'appareil politique.



Raymond Viger

Après la pluie... Le beau temps

La réédition d'un recueil de poésie vendu à 5 000 exemplaires à sa première parution.
Une bonne lecture pour reconnecter avec ses émotions. À lire seul ou en groupe.

9,95\$
+ 2^{50%} taxes et transport

Editions TNT 025 av De La Salle Montréal H1V 2J3 info@editionstnt.com editionstnt.com 514-256-9000

La femme, un homme politique comme les autres ?

PAR ELÉONORE GENOLHAC

Le politicien neutre est un leurre. Idéal républicain maintes fois rabâché, ce concept pourtant séduisant sur papier se montre inopérant dans les faits. Parce qu'une femme qui fait de la politique reste avant tout une femme, avec l'expérience de vie qui lui est propre et les valeurs spécifiques à son genre.

Parce qu'aussi, si le moule politique a été bâti au masculin - les femmes en étant exclues pendant des siècles -, les temps changent. Et c'est timidement que l'on voit aujourd'hui le féminin s'affirmer en politique.

Pendant longtemps, les femmes ont dû acquérir les attributs masculins, le fameux « instinct du tueur » évoqué par Françoise Giroud, journaliste et femme politique française, dans son livre *La comédie du pouvoir*, pour acquérir leur place en politique. Faire de la politique en tant que femmes, mais comme des hommes. Oublier la spécificité due à leur genre, se plier au moule et s'y fondre. Il est vrai que bien souvent, c'est ainsi qu'elles ont réussi à se faire accepter.

En attestent les réponses à un *vox pop* réalisé en juin 2014 dans les rues de Montréal. À la question « pouvez-vous me citer trois grandes femmes en politique ? », la majorité des personnes interrogées

ont inmanquablement répondu Margaret Thatcher, et l'une d'elles, Catherine (55 ans), d'ajouter : « la politique, c'est un système, les

femmes qui montent acquièrent des traits de caractère dits masculins; regarde Thatcher ».

Reconnaître le féminin

Heureusement, l'exercice du pouvoir par les femmes, les différentes images qu'elles en offrent contribuent à modifier la culture politique traditionnelle. « Ce n'est pas parce que tu es une citoyenne que tu en es moins un citoyen », déclare Pascale Navarro, journaliste et au-

teure du livre *Les femmes en politiques changent-elles le monde?*.

Il est grand temps de comprendre qu'hommes et femmes ne partagent pas la même vision ni la même façon de faire de la politique et que l'apport des femmes - en tant que femmes - est essentiel. C'est d'ailleurs ce qu'affirmait déjà l'Union interparlementaire internationale, en juillet 2008, lorsqu'elle écrivait, dans son rapport *Égalité en politique. Enquête auprès de femmes et d'hommes dans les Parlements*, « qu'en raison de leur expérience de femmes, de mères, d'épouses et de filles, les femmes parlementaires apportent une contribution

Les femmes n'ont pas la même façon que les hommes de prendre des décisions, d'analyser une situation, de mettre en pratique.

très particulière à la vie politique (...) ».

Faire autrement

Si les hommes valorisent le pouvoir, les femmes, quant à elles, n'y voient qu'un moyen de gouvernance, et non une fin en soi. « Les femmes n'ont pas la même façon que les hommes de prendre des décisions, d'analyser une situation, de mettre en pratique. Comme, en général, elles n'ont pas une soif

de pouvoir à assouvir – à moins d’être devenues des bêtes de partis politiques –, elles restent très concrètes, très pratiques, avec un grand sens des réalités. Elles savent gérer, ramener à la raison. Elles sont plus à l’écoute des besoins et des demandes que les hommes », confie Catherine de Falguerolles, élue municipale depuis plus de 25 ans à Lempaut (village français).

Ainsi donc, les femmes exerceraient un leadership distinct de celui des hommes, plus interactif, davantage basé sur le dialogue et la recherche de consensus. Louise Mainville, conseillère de ville de l’arrondissement Plateau-Mont-Royal va dans ce sens en déclarant: « Les hommes aiment la chicane, ils pensent que c’est en bataillant qu’ils imposeront leur point de vue. Les femmes sont différentes, elles sont davantage portées sur la conciliation, sur le consensus qui va leur permettre de faire passer et accepter leur projet. »

Multiplier les images

L’entrée des femmes en politique est encore très récente d’un point de vue historique. Les Québécoises peuvent voter depuis 1940 seulement. La première femme députée au Québec, Marie-Claire Kirkland-Casgrain, a été élue en 1962. Il y a à peine plus de 50 ans.

C’est pourquoi il faut « multiplier les images, les représentations des femmes au pouvoir pour imposer une vision différente du monde traditionnel qu’est la politique », comme l’affirme Pascale Navarro.

« Les structures de nos sociétés ont été ébranlées depuis que les femmes ont intégré l’espace public. Par les valeurs qu’elles portent, elles vont à l’encontre de notre façon de voir le monde, comme système fortement hiérarchisé. Mais on voit bien que ce système est devenu dans le même temps



Les structures de nos sociétés ont été ébranlées depuis que les femmes ont intégré l’espace public. Par les valeurs qu’elles portent, elles vont à l’encontre de notre façon de voir le monde, comme système fortement hiérarchisé.

obsolète, que ce soit avec la crise économique et financière, ou les différents scandales qui sont venus entacher le monde politique. Les femmes proposent d’autres façons de fonctionner qui sont en train de se généraliser », avance Madame Navarro.

Le monde est à l’aube d’un changement majeur dont nous vivons actuellement les balbutiements. Et si ce changement ne provient pas que de l’initiative des femmes, gagnons qu’il ne se fera pas sans elles et qu’elles sauront y occuper toute la place qui leur est due.

Une injection controversée

PAR ANNE REITZER

C'est lorsque j'ai commencé à faire du bénévolat dans des associations qui viennent en aide aux personnes vulnérables (dans la rue notamment) que j'ai découvert le Depo-Provera. Je posais la question aux jeunes femmes sur leurs moyens de contraception... Certaines d'entre elles m'avaient alors parlé du Depo-Provera. Ne connaissant pas l'injection contraceptive, je me suis intéressée au produit et me suis rendu compte qu'il était controversé chez les médecins et les gynécologues.

Le Depo-Provera est un contraceptif donné en injection tous les trois mois. Si son utilisation n'est pas répandue chez la majorité des femmes, elle toucherait les femmes vulnérables, comme l'explique l'anthropologue Patricia Kaufert: « Les femmes à risque sont celles qui vivent au tiers-monde, les Canadiennes pauvres, autochtones, immigrantes ou handicapées mentalement, physiquement ou moralement aux yeux de leur collectivité. »

Le Depo-Provera est une hormone de synthèse, c'est-à-dire une progestérone qui est, en premier lieu, utilisée pour le traitement de certains cancers ainsi que pour l'endométriose, une maladie gynécologique et chronique qui fait que le

tissu utérin colonise d'autres organes et qui se caractérise notamment par des règles extrêmement douloureuses.

S'il peut être un bon moyen pour soigner ce type de maladie, le Depo-Provera est aussi utilisé à des fins contraceptives.

Lorsqu'il est injecté de manière conforme aux indications, son taux de prévention des grossesses est même supérieur à 99%. Cependant, il est important de connaître les risques liés à ce type d'injection.

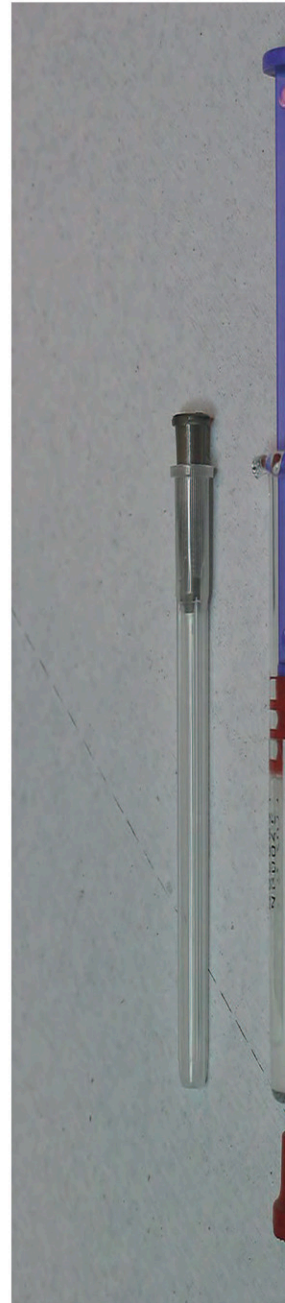
Selon le rapport paru en 2007 *Réflexions sur le Depo-Provera : contributions à l'amélioration de la réglementation des médicaments au Canada*, de Laura Shea, pour le

compte d'Action pour la protection de la santé des femmes (coalition qui suit et analyse les changements aux lois fédérales sur la protection de la santé), les effets le plus souvent signalés comprennent des règles irrégulières, des douleurs ou des malaises à l'abdomen, une prise de poids ou encore de la nervosité.

Une étude de Santé Canada, quant à elle, a révélé que l'utilisation du Depo-Provera peut entraîner une perte importante de la densité minérale osseuse (DMO) qui augmente avec la durée d'utilisation des injections et qui peut être irréversible.

Ce problème peut donc entraîner des risques d'ostéoporose et de fractures.

C'est pourquoi il est notamment important que les adolescentes, encore en pleine croissance, soient mises au courant des effets possibles.



Des effets indésirables

La raison qui pousse les femmes à arrêter le Depo-Provera est généralement reliée aux effets indésirables.

Le problème de ces injections, comme l'explique la *Fédération du Québec pour le planning des naissances* (FQPN), réside dans le fait que si l'utilisatrice ne supporte pas le produit, elle ne peut arrêter immédiatement l'action ou les effets du Depo-Provera, qui peuvent persister pendant trois mois, une durée relativement longue lorsque l'on souffre.

C'est pourquoi des groupes de soutien comme *Depo-Provera Side Effects Support*, sur Facebook, qui réunit plus de 2 800 personnes, permettent à toutes ces femmes de pouvoir s'exprimer, de se comprendre et de trouver du réconfort auprès de femmes qui vivent la même situation.

Comme tous les autres contraceptifs, le Depo-Provera a donc des effets indésirables, plus ou moins supportables.

Il est donc indispensable de savoir si cette méthode contraceptive est appropriée et acceptable pour l'utilisatrice.

Pour cela, il est important que les femmes soient suivies régulièrement par un médecin et surtout, qu'elles soient mises au courant, avant l'injection, des effets négatifs potentiels!

Mieux vaut prévenir que guérir, dit-on.

Pour plus d'information sur les moyens de contraception, rendez-vous sur le site internet de la Fédération du Québec pour le planning des naissances : <http://www.fqpn.qc.ca>

www.refletdesociete.com



Envie de vous impliquer ?

Envie d'afficher votre implication sociale ?

Afficher votre entreprise dans
Reffet de Société

c'est rejoindre 35 000 abonnés
socialement engagés.

Contactez un représentant à :
514-256-9000 ou journal@journaldelarue.ca

Se relever à travers la maladie

Paul, son violon et son avenir

PAR DELPHINE CAUBET

Quand une maladie vous empêche de pratiquer votre profession, c'est tout votre monde qui change, de votre quotidien jusqu'à votre gagne-pain. Mais, malgré la difficulté de cette situation, il est possible de s'en sortir et de reconstruire sa vie. Paul en apporte la preuve.

Paul est un missionnaire de la musique. Pendant 30 ans, il a été violoniste et a vécu pour et par son art. Évoluant dans le domaine de la musique irlandaise, l'homme s'y était fait un nom et une renommée. Mais le destin en a décidé autrement...

Paul souffre de la « crampe du musicien », une maladie qui entraîne l'incapacité à jouer. Mais il n'a pas baissé les bras, au contraire. Afin de s'éviter des heures sombres, il a pris les choses en main pour faire un pied de nez à la vie et continuer à œuvrer dans ce qu'il chérit tant: la musique irlandaise.

Artiste de rue

Ce Français d'origine est arrivé il y a plus de 30 ans sur le Nouveau Continent. Il passe quelques années de bohème à voyager entre le Canada et les États-Unis, à vivre de son violon en jouant dans la rue. Durant les années 1990, à Montréal, la musique et la danse traditionnelles irlandaises (la gigue) sont en pleine expansion. Les parents font suivre des cours à leurs enfants tandis que des concours s'organisent. Et qui dit musique irlandaise, dit violon. C'est l'entrée de Paul dans le milieu. Paul commence à se passionner

pour ces concours, pour cette musique et pour l'interaction qui ne manque pas de se développer entre musiciens et danseurs. Petit à petit, son nom et son visage deviennent connus. Pendant ses meilleures années, Paul est demandé dans toute l'Amérique du Nord pour jouer dans ce genre de compétitions. L'accompagnement musical s'y révèle une activité exigeante, mais des compensations comme le logis rendent les contrats attrayants.

Symptômes

Il y a environ 10 ans, Paul commence à percevoir un léger changement dans sa maîtrise du violon. Quelque chose de différent se produit avec ses doigts.

Pendant plusieurs années, il en imputera la faute à un mauvais échauffement. Il faut dire que ses symptômes ne sont pas persistants.

Avec le temps, les choses s'aggravent; ses doigts se crispent; il rencontre de plus en plus de difficulté à jouer. Le moment est venu pour lui de consulter un médecin, mais de longues années passeront avant de parvenir à identifier l'origine de son mal.

Avoir un système de santé publique au Québec a ses avantages, certes. Vous, moi, Paul, avons accès à un médecin sans trop de frais en général. Mais le bémol majeur de ce système est bien connu, c'est le temps d'attente. À titre d'exemple, Paul mettra 1 an et 3 mois avant de pouvoir consulter un neurologue.

Si le terme « crampe du musicien » peut paraître inoffensif, la dystonie (son nom scientifique) est au contraire une maladie incurable. Mal particulièrement présent chez les musiciens de haut niveau, il engendre un repli, une contraction des doigts, qui les empêche de jouer.

Pendant toutes ces années, Paul passe de médecin en médecin, tentant de comprendre son état. « Pour arriver à poser un diagnostic atypique tel que celui de la dystonie, il faut procéder par élimination des autres maux possibles », explique-t-il. Puis un jour, arrive le point de rupture; ça en est trop pour le musicien: « Si je ne peux plus jouer au niveau où je souhaite le faire, je préfère arrêter », conclut-il.

Remonter la pente

Après cette décision, Paul connaît un court creux dans sa vie. Pour ne pas s'enliser dans la détresse, il décide d'agir et pour remonter la pente, il commence à rédiger un ouvrage.

Quelques années plus tard, il continue de parachever son œuvre. Non seulement a-t-il trouvé un moyen de s'épanouir malgré les difficultés, mais sa nouvelle occupation est devenue une passion et un objectif de vie. Loin de procéder rapidement,



Paul a décidé de prendre le temps de vulgariser ses connaissances pour que ce livre soit accessible au plus novice des musiciens.

Depuis peu, Paul commence à voir la lumière au bout du tunnel. Si la dystonie est incurable, un certain traitement l'aide à avoir des mois meilleurs que d'autres. « Et juin de l'an passé a été magnifique, dit-il le sourire aux lèvres. J'ai pu rejouer avec confiance et plaisir. »

Le Botox est connu pour son usage en chirurgie esthétique, car la toxine « gèle » les rides temporai-

rement. Dans le cas de Paul, cette substance lui est injectée dans le bras pour « geler » les nerfs responsables des muscles fléchisseurs qui lui posent tant de problèmes. Mais le Botox reste une toxine, et il ne peut recevoir qu'un nombre limité d'injections durant l'année, à cause du risque de développer une immunité au traitement...

Aujourd'hui, Paul recommence doucement à jouer du violon. La grande mode de la danse et de la musique irlandaises s'est bien sûr atténuée. « Depuis la crise économique, les parents coupent dans ce

genre d'activités, dit-il. Et même si ce n'était pas le cas, les journées sont longues dans cet univers, et ça reste un défi pour un musicien... » En attendant de se relancer dans le métier, qui sait, Paul rejoue à l'occasion dans la rue et le métro. De quoi lui rappeler ses jeunes années.

Avant que les musiciens ne puissent bénéficier de son expérience, Paul nous offre un bel exemple de détermination et de réorientation. Même si le violon n'est pas totalement exclu à l'avenir, il est prêt à se battre pour trouver un autre sens à sa vie.

Vous êtes abonné?

**CHANGEZ
POUR L'ÉDITION
NUMÉRIQUE**



Reflét de Société + vous attend!

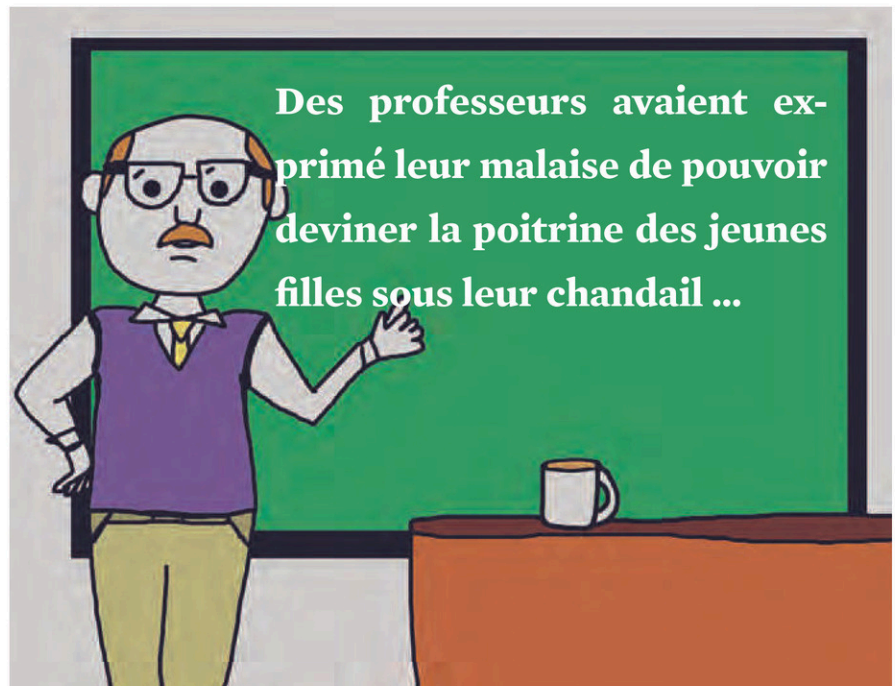
Cacher ce sein que je ne saurais voir !

Une chronique de Florence V. Savoie et Estelle Cazalais, sexologues

Le mouvement des carrés jaunes est né d'une dénonciation des codes vestimentaires, souvent perçus comme sexistes et plus restrictifs envers les filles. Il a été initié par des étudiantes dans des écoles secondaires du Québec, d'abord dans la région de Québec, puis a gagné les autres régions de la province.

Un élément déclencheur : plusieurs adolescentes sont renvoyées chez elles parce qu'elles sont habillées de manière jugée indécente : refus de porter un soutien-gorge, épaules non couvertes, *shorts* ou jupes trop courtes. Or, ce type de sanctions renforce les stéréotypes sexuels qui nous envahissent déjà trop.

- L'éducation des filles est moins importante que celle des garçons.
- Une femme se définit par sa manière de se vêtir.
- Certaines parties du corps féminin sont taboues alors qu'elles ne le sont pas chez les hommes.
- Les garçons sont moins bons à l'école que les filles. Ils ont besoin de plus d'encadrement pour se concentrer. C'est pour cette raison que les filles doivent être décentes !
- Les garçons sexualisent les filles, ils sont des agresseurs de nature.



...Des messages tous plus stéréotypés les uns que les autres qui mettent en boîte les comportements attendus des femmes et des

phénomène fort intéressant qui se nomme la puberté... Et avec la puberté vient la poussée des seins chez les jeunes femmes (et même

La sexualisation est dans l'œil de celui ou de celle qui regarde.

hommes dans notre société, excluant du même coup les personnes trans, les personnes au genre non conforme et les personnes non binaires.

Il faut faire appel à notre gros bon sens et rappeler que deviner la poitrine d'une adolescente en dessous de son chandail, mesdames et messieurs, c'est normal ! Oui, parce qu'à l'adolescence, il se produit un

chez certains jeunes hommes !). Vient aussi la poussée de la barbe, de la pomme d'Adam et même des muscles - particulièrement l'élargissement des épaules - chez les jeunes hommes.

Mais ça, on ne s'en formalise pas. Eh non ! Ça, ce n'est pas indécent, voyons, ce ne sont que les caractéristiques normales d'un adolescent qui grandit. Comprenez bien notre

sarcasme, ici ! Un corps de femme qui grandit devrait être perçu aussi positivement que le corps d'un homme qui grandit.

Tu deviens un homme, qu'on dira à notre ado de 14 ans aux bras trop grands. *Couvre tes épaules et ta poitrine*, qu'on dira à notre cocotte qui s'habitue alors à ne pas aimer son corps qui change, parce que tous les jours on lui rappelle qu'elle doit le cacher, que ce soit à l'école, au travail ou dans la rue.

Se choque-t-on de pouvoir deviner la poitrine d'une dame de 75 ans sous son chandail ? La réponse est évidente. Non ! À moins que toutes les femmes ne se mettent à porter continuellement des chandails amples, nous continuerons à pouvoir deviner les poitrines sous les chandails des femmes, qu'elles aient 17, 42 ou 86 ans, comme il est possible de deviner le pénis et les

testicules d'un homme dans ses bermudas ou ses jeans.

La question qu'il faut se poser est la suivante : pourquoi est-ce que cela dérange chez une adolescente, mais

elles. Laissons-leur alors la chance de choisir pour elles-mêmes la manière dont elles souhaitent se présenter - avec ou sans soutien-gorge, avec ou sans jupe à la mi-cuisse, avec ou sans poils. Et apprenons

Deviner la poitrine d'une adolescente en dessous de son chandail, c'est normal !

Parce qu'à l'adolescence, il se produit un phénomène qui se nomme la puberté...

pas chez une femme plus âgée ? Nous répondrons simplement que la sexualisation est dans l'œil de celui ou de celle qui regarde.

On souhaite voir grandir des femmes qui s'aiment et s'estiment, des femmes qui ont confiance en

aux adolescent-e-s à se respecter les un-e-s les autres, à ne pas prendre pour acquises les intentions et les volontés d'une autre personne à partir de son style vestimentaire, à accorder plus d'importance à son parcours scolaire qu'à l'épaule de la fille d'à côté.



LIVRE

STÉPHANE DESJARDINS

LE RAPPORTEUR

ÉDITIONS TNT

LE RAPPORTEUR

STÉPHANE DESJARDINS

Arnaud Kokas s'ennuie. Journaliste financier, il se questionne sur le sens de sa vie. Son patron l'emmerde, et il se demande pourquoi il fait ce boulot qui ne sert qu'aux privilégiés. Soudain, il est pourchassé dans les rues de Montréal par des tueurs implacables et puissants. Il se retrouve rapidement sur Naraka, seule planète où l'on trouve le khal, une molécule qui permet les voyages intersidéraux. Kokas est rapidement plongé dans une guerre sans merci menée par un empereur psychopathe, le Sphinx, et ses alliés, les Oloruns, une secte secrète, violente et fanatique qui rejette le modernisme au nom de Dieu. Kokas doit faire preuve de ruse et lutter pour survivre, en compagnie de la mystérieuse Bao, guerrière des forces spéciales galactiques, femme-chat énigmatique au regard métallique, dont la planète meurtrie par l'hiver nucléaire est peuplée presque exclusivement de femmes. Kokas, lui, ne pense qu'à une chose : retrouver le confort douillet de son condo du Vieux-Montréal et un cappuccino glacé de chez Tim Hortons !

29,95\$



ÉDITIONS TNT 625 av De La Salle, Montréal (Qc) H1V 2J3
info@editionstnt.com 514-256-9000 editionstnt.com

En 2009, Reflet de Société (Vol. 18 no 1) publiait une entrevue avec le directeur d'une école musulmane de Montréal. Il y était question d'orientation pédagogique, de valeurs sociales, religieuses, d'adap-

tation à la société d'accueil et de transmission de culture.

Et, bien sûr, la journaliste Lisa Melia abordait la question de la laïcité...

Jean-Marc Beausoleil revient maintenant sur les lieux de cette première rencontre et offre le compte-rendu d'un nouvel entretien avec Lazhar Aissaoui, directeur de l'École des Apprenants.

Une école ouverte sur le monde

PAR JEAN-MARC BEAUSOLEIL

Le port du voile n'est plus obligatoire à l'École des Apprenants.

Dix ans ont passé depuis l'article de Lisa Melia, mais l'école Dar Al Iman se trouve toujours au cœur des préoccupations des Québécois, alors que le gouvernement de François Legault vient de faire adopter une loi qui, entre autres, interdira aux enseignants et aux enseignantes de porter des signes religieux ostentatoires dans le cadre de l'exercice de leurs fonctions.

Une décennie après sa première entrevue, le directeur de l'école, Lazhar Aissaoui, a de nouveau accepté d'ouvrir les portes de son établissement à un représentant de Reflet de Société.

L'école Dar Al Iman a évolué pour le mieux depuis 2009, annonce fièrement M. Aissaoui. Elle est membre de la Fédération des établissements d'enseignement privés, un large regroupement d'établissements d'éducation préscolaire, primaire et secondaire privés. Cette adhésion lui permet de se comparer avec d'autres écoles, d'établir des liens enrichissants et de s'inspirer des meilleures pratiques du réseau scolaire québécois.

En mai 2014, l'école a été acceptée par l'Organisation du baccalauréat

international comme école candidate à une reconnaissance officielle et a donc été autorisée à implanter le programme primaire de cette organisation en juin 2017.

Dès cette acceptation, l'école a adhéré à la SÉBIQ (Société des Écoles du monde du Bac international du Québec et de la francophonie). « Cette adhésion témoigne de notre engagement envers une éducation internationale stimulante et de qualité qui développe une ouverture d'esprit que nous considérons comme importante pour nos élèves », déclare M. Aissaoui.

Le vent dans les voiles

Autre changement important, le port du voile n'est plus obligatoire pour les élèves ou pour le personnel. D'abord présenté comme élément de l'uniforme, ce qui lui aurait enlevé toute connotation religieuse, le foulard n'est plus obligatoire depuis 2010. « Il y avait confusion entre l'uniforme et l'allégeance religieuse. Ce qui a fini par être jugé comme un problème éthique », admet le directeur.

En effet, lors de sa visite, Reflet de Société a pu constater qu'au moins la moitié des petites filles ne por-

taient pas le voile, et pas plus de deux des enseignantes à qui nous avons parlé le faisaient. Lui-même père de deux filles, M. Aissaoui avoue candidement que l'une porte le voile et l'autre non.

Comme quoi ce symbole religieux semble faire l'objet d'un débat au sein même de la communauté musulmane.

Toujours dans cette optique d'ouverture au monde, l'école accepte maintenant des élèves et des employés, enseignants ou non, qui ne sont pas musulmans. Si les élèves non-musulmans n'ont pas encore répondu à cette invitation, certains des employés ne pratiquent pas l'islam.

C'est quoi ton nom?

Mais ce qui a causé le plus de débats au sein de la communauté a été le changement de nom. Lors de sa fondation en 2000, l'école a adopté un nom arabe : Dar Al Iman. Après de longues discussions, plus animées que celles qui ont entouré l'abandon du voile comme élément de l'uniforme, l'école a décidé de franciser son nom et de devenir l'École internationale des Apprenants, comme on peut clairement le voir sur sa devanture.

Selon M. Aissaoui, ce changement est un symbole de l'ouverture à la fois de l'école et de la communauté

à sa société d'accueil : « Je crois que les transformations de l'école sont représentatives de l'ouverture et de l'affirmation de la communauté musulmane au Québec. Nous vivons dans un pays, nous sommes une composante positive de ce pays. »

Toujours selon M. Aissaoui, il existe neuf écoles primaires et secondaires musulmanes au Québec, presque toutes basées dans la région montréalaise, sauf une dans la capitale.

La demande pour ce genre d'institution n'est pas négligeable. Celle que nous avons visitée reçoit cent cinquante demandes d'admission par année, alors qu'il n'y a que soixante places. Un test de classement permet d'effectuer la sélection. En tout, l'école accueille trois cent cinquante-six élèves.

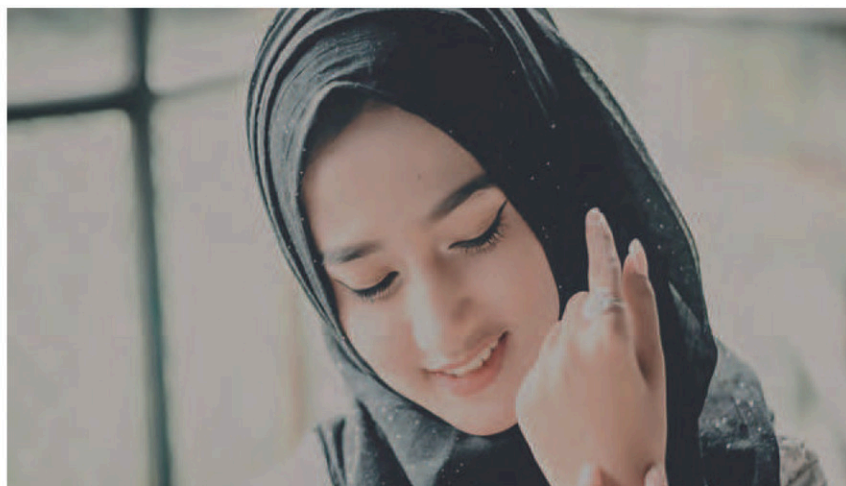
Musulman et Québécois

La communauté musulmane étant souvent au cœur de l'actualité médiatique ou politique, il est rassurant de savoir qu'à titre de musulman pratiquant, Lazhar Aissaoui ne se sent pas ostracisé.

La tragédie de la mosquée de Québec a, bien évidemment, été un coup dur pour lui et son école, d'autant plus qu'il connaissait certaines des victimes.

Il compare cet événement à celui qui a eu lieu au cégep Dawson, il y a quelques années : « Ce n'est pas la société au complet qui vise la communauté musulmane parce que cet individu a visé la communauté musulmane. »

Son visage devient soucieux : « Ce sont des petits, ici, à l'école. Ça parlait beaucoup. Il fallait les calmer, leur dire qu'un gars ne les attend pas au bout de la rue pour leur tirer dessus. Il ne fallait surtout pas être alarmiste. Ce n'est pas le rôle d'une



personne responsable et d'un éducateur. »

On peut s'imaginer que les jours et les semaines qui ont suivi ont été très difficiles pour eux. Respect.

Lever le voile

Malgré tout, benoît, le directeur d'école sourit lorsqu'on lui parle de la loi de la CAQ (Coalition Avenir Québec) qui interdira aux enseignantes de porter le voile au travail. « La réponse très facile dit que les écoles privées ne sont pas touchées par le projet de loi. »

Il développe son point de vue : « Lorsqu'on est un gouvernement, tous nos citoyens deviennent notre responsabilité. Et l'harmonie sociale devient aussi notre responsabilité.

« En tant qu'intellectuel, je ne crois pas que ce projet de loi réponde à un problème réel. »

Il insiste : « C'est une solution à un problème qui n'existe pas. De plus, je ne partage pas l'idée que les enseignants sont en position d'autorité.

« Je ne vois pas comment un symbole religieux influence la décision d'un fonctionnaire quand il sert un citoyen ou qu'il répond aux obligations de son travail. »

Et il conclut : « Restreindre ou abimer une liberté de base des citoyens n'est pas une bonne idée. »

Un débat respectueux

Évidemment, le point de vue du directeur de l'École internationale des Apprenants n'est pas partagé par tous. Présidente du Mouvement laïque québécois (MLQ), Lucie Jobin appuie cette loi qui interdit le port de signe religieux par les professeurs et les éducatrices.

« Ça marque les enfants, surtout ceux qui ont moins de cinq ans », explique-t-elle, insistant sur l'importance de la liberté de conscience des enfants.

Ainsi, le voile, même porté par une femme neurochirurgienne qui affirmerait le faire de sa propre volonté, serait un symbole du fait que la femme doit se cacher devant l'homme, ce qui s'oppose aux valeurs – égalité des sexes – adoptées par une majorité de Québécois et de Québécoises.

« Je partage l'opinion de la ministre de la Condition féminine, Isabelle Charest, comme quoi le voile symbolise l'oppression des femmes », a dit Mme Jobin.

Enfin, le MLQ s'oppose au financement public des écoles privées, surtout des écoles confessionnelles.

Comment écrire en milieu carcéral?

PAR COLIN MCGREGOR

« Tu veux devenir journaliste, mon gars ? », m'a demandé feu mon père, ancien chroniqueur juridique du regretté Montréal Star, quand je lui ai annoncé, à un très jeune âge, mon intention de suivre son chemin. « Pour écrire, m'a-t-il conseillé, il faut tout d'abord souffrir. »

J'ai souffert; je suis issu d'une famille monoparentale qui a lutté contre la dépression et le manque d'estime de soi armée du pire médicament qu'il y ait sur Terre, l'alcool. Pour couronner le tout, j'ai été reconnu coupable du plus grave des crimes du Code criminel, crime pour lequel il n'y a aucune réparation possible.

Avant de réamorcer mon parcours professionnel de journaliste, il a fallu que j'apprenne, entre autres, à m'aimer à nouveau. Après quelques années d'arrêt parsemées d'angoisses et de résistances psychologiques de toutes sortes, j'y ai repris goût. La passion de l'écriture est dans mon sang, c'est d'ailleurs un métier familial que plusieurs McGregor pratiquent toujours.

Reprendre le chemin de mon ancienne vie comme si rien ne s'était passé s'avérerait impossible. Dévoiler des scandales, des escroqueries, pénétrer les coulisses de la corruption avaient été auparavant mes sujets de prédilection. J'allais devoir faire une croix là-dessus.

Tous les crimes proviennent d'un état d'égoïsme profond. On se croit plus important que les autres. Nos

intérêts, notre succès, notre état d'esprit, notre bonheur, nos plaisirs, on les place au-dessus de tout. On vole, on viole, on agresse, on tue sans se mettre dans la peau des victimes.

Pour guérir, il faut tout d'abord connaître sa maladie. Donc pour se réhabiliter, il faut « guérir » de l'égoïsme. Le journalisme redonne à autrui son importance. Il incite à voir le monde avec les yeux des autres, et à tourner son regard dans la même direction qu'une personne, une famille, une collectivité, un monde.

Ça a recommencé doucement — le *Montreal Anglican*, mensuel du diocèse anglican de Montréal, m'a demandé de brefs textes critiques de 700 mots sur des livres traitant de sujets lourds et compliqués comme la foi et le génome humain, ou la marginalisation des femmes au sein de la sainte Église catholique. J'ai ainsi rédigé plus de 35 articles.

J'ai participé à des concours littéraires (j'ai décroché le titre de dramaturge de l'année à la radio, dans les Cantons-de-l'Est, en 2012). Puis, j'ai écrit pour plusieurs publi-

cations et surtout, pour l'organisme *Journal de la Rue*, qui chapeaute les magazines *Reflét de Société* et *The Social Eyes*, des publications engagées et ouvertes pour lesquelles un autre détenu, J.-P. Bellemare, écrivait déjà. C'est lui qui me recommande. Devant mon hésitation, il me suggère : « essaie quelque chose, tout le monde sait ce que t'as fait dans la vie et tu n'as rien perdu de ta vivacité d'esprit ».

Malgré mes réticences, je soumetts un écrit sur l'isolement en milieu de détention. L'article est accepté et apprécié.

Ensuite, j'ai obtenu le soutien de Raymond Viger, vétéran éditeur et activiste, et de ses journalistes, hommes et femmes créatifs formés aux grandes écoles de journalisme, chacun et chacune pourvus d'une tête dure située au-dessus d'un cœur plein de sensibilité.

Un texte suit, puis un autre. S'ajoute la reconnaissance des lecteurs. Des lettres écrites par des ados et surtout, d'anciens patients psychiatisés qui m'apprécient, un sentiment que je n'aurais jamais cru ressentir à nouveau dans ma vie. Grâce à leurs encouragements et à leurs dessins affichés sur le mur de l'atelier de rembourrage où je travaillais le jour, j'ai persévéré. Par-dessus tout, je gardais à cœur la mission de notre organisme : placer le citoyen au cœur de notre mission; jeter un regard différent, critique et empreint de compassion sur les grands enjeux de société... pour aider des marginalisés à se réinsérer dans la vie en favorisant leur autonomie, ce qui était aussi mon but. Traduire des textes, révi-



ser des articles, des poèmes et des livres entiers, ça se pouvait...

Mais comment générer de l'intérieur des murs du matériel qui s'intéresserait aux jeunes lecteurs, aux activistes et au grand public?

Les années 80, ma vie antérieure : en déambulant dans le centre-ville montréalais, armé d'une caméra zoom, d'un carnet de journaliste, d'un stylo *bic* et d'un petit magnétophone, je pouvais, en une seule journée, combler les pages vierges de maints employeurs. Le quartier bordé par l'avenue Atwater et la rue St-Denis me fournissait tout ce qu'il fallait.

Je discutais avec des commerçants, des policiers, des amis de McGill, des travailleurs sociaux, n'importe qui, jusqu'à ce que mon carnet soit plein et la pellicule de ma caméra remplie d'images. J'avais assez d'informations pour pourvoir à une semaine de production journalistique.

Et il y avait le téléphone qui, chaque fois qu'il sonnait, apportait son lot d'idées : des gens insatisfaits de

leurs conditions de travail qui voulaient dévoiler quelque chose de « juteux » pour se venger de leur patron; des citoyens outrés par telle ou telle politique ; la condition des femmes, des enfants, des itinérants; l'amour au temps du choléra moderne, le SIDA, nouveau fléau méconnu et craint.

Entre les murs d'une prison, c'est différent. Dans les pénitenciers de niveau sécuritaire moyen, il y a peu ou pas de façons de se nourrir d'une quelconque matière pour la transformer en texte. Il y a les visiteurs et les bénévoles, les abonnements à des magazines et l'accès à la radio et à la télé. C'est restreint et ça demeure du prémâché. Rien d'original. Isolé du monde, on focalise sur son grand soi-même, car il n'y a que le miroir collé sur le mur de sa cellule pour se consoler et se rappeler qu'on existe. Rien pour guérir l'égoïsme, ennemi du bon journaliste, car il s'ingère dans le sujet dont on traite et s'interpose entre le lecteur et le champ de vision dont on dispose.

Comment générer de la lumière au fond des ténèbres?

La mission première de Reflet de Société, c'est la guérison sociale. C'est aussi la mienne. Il faut rester positif.

Par ailleurs, une prison est un rassemblement d'êtres humains qui se mesurent à de grands défis intérieurs et extérieurs. Des autochtones, des transgenres, des suicidaires; des histoires de drogue, la prostitution, la violence, la santé... plusieurs chemins mènent aux ténèbres...

Sans blesser quiconque, sans briser la confidentialité, on trouve des moyens de raconter des histoires touchantes, sans rationaliser.

Enfin, je m'abreuve de médias - la National Public Radio et ICI Radio-Canada et quelques magazines- et puise dans mes expériences en tant que tuteur et enseignant à l'école carcérale et au sein de programmes d'alphabétisation. Beaucoup d'histoires inspirantes de succès, contre toute attente. Et il y a mes études en administration et en philo dont j'applique les enseignements tous les jours de ma vie en suspens.

Tout cela avec la ferme volonté de ne plus causer de peine à qui que ce soit, d'encourager les gens à éviter de commettre les erreurs que j'ai commises et de servir la communauté.

Envoyés par la poste, mes textes sont révisés par le comité de rédaction du Café Graffiti, situé au cœur de Hochelaga-Maisonneuve, où se retrouve l'équipe du tonnerre qui dirige nos publications. Je continue ma thérapie par la plume. Du journalisme qui donne une direction à mes publications. Du journalisme fait autrement, surtout avec le soutien de plusieurs femmes puissantes, intelligentes et dignes, prêtes à prendre leur place dans le marché des bonnes idées issues des ténèbres, mon port d'attache.

Fred Dubé présente:

Les Capsules pédagogiques de grammaire présentent certaines particularités de la langue française. Elles nous apprennent l'origine d'une expression, d'une façon de dire, ou nous éclairent sur le sens d'une figure de style. Elles jettent en somme un regard amusant sur la mécanique de cette langue et nous révèlent du même souffle ses vastes possibilités... ainsi que ses apparentes difficultés! L'humoriste Fred Dubé les présente dans de courtes vidéos disponibles sur le site de Reflet de Société. www.refletdesociete.com/francais

Les énantièmes

L'art de signifier une chose et son contraire!

PAR AUDE CHARRIN

Dans la langue française, il est tout à fait courant qu'un mot possède plusieurs sens. Ce qui est nettement plus rare par contre, c'est que ces sens s'opposent!

Un même mot peut alors désigner une chose et son contraire! Ça paraît un peu mêlant quand on y pense, mais cette particularité n'est pas propre au français, elle existe dans la plupart des langues. Pourtant, le fait de désigner deux choses contraires par le même mot a longtemps été associé à une aberration, une construction imparfaite de la langue, qui générerait de l'incompréhension entre les locuteurs. Ces notions contraires forment malgré tout des idées inséparables l'une de l'autre : le noir fait penser au blanc; la paix à la guerre; la vie à la mort. La relation d'opposition entre ces idées crée un lien entre elles. Il n'est alors pas très étonnant qu'elles puissent avoir été réunies dans le langage et fusionnées en un seul mot. C'est ce qu'on appelle un énantième et je peux vous garantir que vous en utilisez tous les jours sans même vous en rendre compte!

L'un des énantièmes les plus connus est probablement le verbe *louer*. Si je vous dis que je loue mon appartement, rien ne vous indique si j'en suis la propriétaire ou la locataire. *Louer* fait référence à une action dont le destinataire peut se confondre avec la personne qui entreprend cette action. Ces interprétations contraires sont le principe de l'énantiémie et c'est pourquoi on la retrouve dans plusieurs verbes

l'idée de dissimuler quelque chose aux yeux de quelqu'un, alors qu'aujourd'hui, l'écran de nos ordinateurs ou de nos téléphones est principalement utilisé pour montrer quelque chose, le rendre visible, une action complètement contraire au sens d'origine.

Pourtant, le fait de désigner deux choses contraires par le même mot a longtemps été associé à une aberration

où l'action est souvent réversible entre celui qui fait l'action et celui qui la reçoit. Le verbe *apprendre*, par exemple, désigne aussi bien le fait d'acquérir des connaissances que de les transmettre à quelqu'un, faisant de celui qui apprend soit un enseignant, soit un élève!

Les noms aussi peuvent être des énantièmes, c'est le cas de *hôte*, un classique du genre. Un *hôte* est à la fois la personne qui reçoit et celle qui est reçue. Au Moyen Âge, le nom désignait uniquement la personne qui donnait l'hospitalité à quelqu'un, un aubergiste qui accueille un voyageur, par exemple. Par la suite, le nom *hôte* a été donné à la personne qui reçoit l'hospitalité de quelqu'un d'autre. Cette ambiguïté est d'ailleurs toujours présente dans la langue : la locution « table d'hôte » est-elle formulée à l'intention du client ou pour dire que le restaurateur met les petits plats dans les grands?

Le nom *écran* est aussi un cas intéressant. Les expressions *faire écran* ou *écran de fumée* contiennent

L'énantiémie est également présente à l'oral. La phrase *il est sans doute fatigué* signifie qu'il est très probablement fatigué. Mais *sans doute* en réponse à une question peut également exprimer un degré de certitude beaucoup plus faible, un genre de *peut-être*. Ne penses-tu pas qu'il est fatigué? *Sans doute*.

Cette réponse prononcée avec un haussement d'épaules et de sourcils évoque davantage le scepticisme et le doute de l'interlocuteur qu'une certitude. À l'oral, c'est surtout l'intonation, donc la façon dont les phrases sont prononcées, qui lève le doute, justement!

Même si les énantièmes peuvent sembler ambigus, le contexte permet très souvent de comprendre son interlocuteur. Un même mot pour deux sens contraires n'est donc pas un signe de déficience de la langue puisqu'il n'est que rarement exprimé hors de tout contexte. D'ailleurs, si l'on jugeait la déficience d'une langue à ses ambiguïtés, le français serait très mal en point!



Liberté, un sourire intérieur

Poésie, croissance personnelle

Suite d'Après la pluie... Le beau temps. Après plus de 20 ans et 5 000 exemplaires vendus de son premier recueil de poésie, Raymond Viger revient avec un nouvel opus empreint de sagesse et de recul sur sa vie. Sous forme de vers et de prose, ce recueil se veut sans contraintes. Lisez-le du début à la fin, de la fin au début ou en flânant entre les pages. Tout est permis... comme dans la vie.

9,95\$ + 2,50\$ taxes et transport



Après la pluie... Le beau temps

Poésie, croissance personnelle

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et à exprimer nos émotions. Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.

9,95\$ + 2,50\$ taxes et transport



Ainsi soit-il

Poésie

Eric Arson vous invite dans son univers onirique avec un recueil de poésie agrémenté d'une musique originale écrite par 8 compositeurs.

Grâce à 10 narrateurs et narratrices, le tout, isolé des images, forme un album *spoken-word* inédit de 13 pièces.

Éric Arson est animateur radio au 98.5FM et passionné de poésie québécoise. Il est follement amoureux de ce média qui lui permet de se décoincer, de s'exprimer avec des mots, et de communiquer.

15,00\$ + 4,95\$ taxes et transport.



Je me raconte

Roman autobiographique

Jean-Simon Brisebois est poète urbain. Puisant son inspiration dans son vécu, Jean-Simon publie en 2009 son autobiographie pour parler de sa relation avec sa mère, de sa santé mentale et de criminalité.

Teinté de textes poétiques, *Je me raconte* est l'histoire d'un homme qui a choisi l'écriture comme thérapie.

9.95\$ + 2,50\$ taxes et transport.



Gambling

DVD de prévention

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bélizaire et de plusieurs joueurs compulsifs.

19,95\$ + 4,95\$ taxes et transport.

Livres



goo.gl/4ktlkD

DVD



goo.gl/ijjKpu

Héros de l'aventure



20\$

+6,39\$ taxes et transport

Disponible en blanc

Tailles: petite, moyenne, grande et très grande.



goo.gl/F3Frwz

625 Av de la Salle, Montréal (Qc) H1V 2J3

514-256-9000 ou 1-877-256-9009 (sans frais) - www.editionstnt.com